

Splendeurs et misères des femmes fatales

Basic Instinct 2 de Michael Caton-Jones. États-Unis, 2006,
114 min.

Sandrina Joseph

Number 209, July–August 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17608ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joseph, S. (2006). Splendeurs et misères des femmes fatales / *Basic Instinct 2* de Michael Caton-Jones. États-Unis, 2006, 114 min. *Spirale*, (209), 7–8.

SPLENDEURS ET MISÈRES DES FEMMES FATALES

BASIC INSTINCT 2 de Michael Caton-Jones
États-Unis, 2006, 114 min.

EN 1992, l'année de la sortie de *Basic Instinct* au cinéma, j'avais dix-sept ans et tout à apprendre. On n'est en effet pas sérieux quand on a dix-sept ans, et faute de sentir l'odeur enivrante des tilleuls, c'est celle du *pop corn* que j'ai respiré avec ivresse dans la salle de cinéma où j'étais parvenue à entrer grâce au permis de conduire contrefait par mes soins pour me permettre de fréquenter les bars. Le sang-froid dont je faisais preuve devant les tenanciers qui me demandaient d'exhiber une carte d'identité avant de me servir à boire m'avait toutefois manqué une fois venu le moment d'acheter mon billet pour ce film réservé aux adultes : j'ai tremblé en montrant mes faux papiers, prise de la crainte de ne pas voir Catherine Tremell, la femme fatale de *Basic Instinct*, m'initier à un savoir occulte qu'elle seule pouvait me donner. C'est que la perspective de voir une femme bisexuelle montrer son sexe pendant un interrogatoire afin de pétrifier des hommes qui prétendent la soumettre était pleine de promesses, de possibles. Être une femme, ce serait donc un jour faire comme bon me semblerait sans jamais devoir m'excuser d'être la femme que je serais devenue ? Puis j'ai vu Tremell exposer furtivement son sexe alors qu'elle décroisait nonchalamment ses jambes devant cinq policiers à toutes fins utiles foudroyés par le spectacle et j'ai compris, non sans confusion, que cette femme-là n'avait rien à m'apprendre que je n'avais pas déjà deviné dans le regard des hommes.

C'est une femme fort différente qui est allée voir — à reculons — *Basic Instinct 2*. Déjà lasse à l'idée de voir un film au sujet duquel je n'avais rien entendu de bon, ai-je si mal vieilli, me suis-je demandée, qu'à défaut d'espérer une révélation quelconque, la certitude de pouffer de rire devant un film médiocre ne m'égaie plus ? Quatorze ans après *Basic Instinct*, Catherine Tremell n'a rien perdu de son talent pour la séduction (quoiqu'elle ait troqué son mystère pour de l'agressivité et un peu de ridicule), ni de son opiniâtreté à jouir pour tout aussitôt occire (ça tombe comme des mouches), ni de sa capacité à avoir de multiples orgasmes par une simple pénétration (je m'en réjouis pour elle). Or, malgré mon désintérêt marqué pour l'intrigue navrante, les protagonistes insipides et le corps de Sharon Stone préservé comme s'il avait baigné dans du formol, son sexe offert dès

la première scène du film — cette fois-ci dérobé au regard du spectateur — a attiré mon attention. J'ai bel et bien vieilli, ai-je pensé, il n'y a pas à dire. Parce que dans le noir de cette salle presque vide, au moment où j'aspirais ma boisson gazeuse dégazée en regardant avec atonie une Catherine Tremell masturbée qui jouissait — très littéralement — à cent milles à l'heure (elle est au volant d'une voiture sport qui plonge dans la Tamise), j'ai brusquement compris quelque chose sur le travail de la séduction féminine, sur ce sexe de femme qui remplissait l'écran malgré son omission.

Car c'est bien pour séduire d'entrée de jeu le spectateur — principalement masculin là où je me trouvais — que *Basic Instinct 2* s'amorce sur cette scène de jouissance féminine, à l'instar du premier *Basic Instinct*, réalisé par Paul Verhoeven, qui nous donne d'emblée à voir une femme chevauchant un homme qu'elle s'applique à poignarder avec un pic à glace quand vient le moment de l'orgasme. Camille Paglia, féministe américaine controversée qui commente *Basic Instinct* sur l'édition spéciale du DVD, explique du reste cette scène initiale par une permutation symbolique des rôles sexuels : « *The woman steals man's penis and uses it against him.* » Il semblerait ainsi que la maîtresse / la meurtrière cherche tant à s'approprier le pouvoir sexuel masculin qu'à déposséder l'homme qu'elle fait jouir / qu'elle assassine de ce pouvoir fondateur de son identité (hétéro) sexuelle. La femme fatale qu'est Catherine Tremell serait-elle prise d'une telle envie du pénis qu'elle en est réduite à se rabattre sur un pic à glace, phénomène que deux critiques de l'hebdomadaire new-yorkais *Village Voice* ont nommé « *Ice Pick Envy* » ? Paglia revient par ailleurs à la charge lors de son analyse de la célèbre scène de l'interrogatoire en remarquant, au sujet de Tremell, que « *it seems as if she's had a transplant of a male brain, a male tongue, and, in certain ways, a male [sic] penis.* » Que faire de cette femme qui, bien qu'elle expose son sexe, devient inexplicablement mâle, comme si son pouvoir résidait précisément dans son aptitude à ne pas être femme ?

Il s'avère pourtant que tant dans le premier que dans le second *Basic Instinct*, la femme fatale est souvent désignée par son sexe : les injures « *cunt* » et « *pussy* », très familières dans la culture populaire nord-américaine, sont en fait

ici de véritables synecdoques de Catherine Tremell. Pour Gus Moran, le partenaire du détective Nick Curran qui succombe au charme de la suspecte dans le premier film, le travail de séduction opéré par Tremell s'effectue au détriment de la raison de Curran, et donc de sa masculinité, si l'on garde à l'esprit la dichotomie caduque voulant que la femme soit associée aux émotions et l'homme, à la raison. Il semblerait que, dans l'imaginaire de Gus, le sexe de la femme fatale oblitère celui de l'homme qu'elle s'attache à séduire, ce qui explique probablement qu'en réponse à Nick qui vient d'avouer qu'il a couché avec Catherine Tremell et qu'il n'a pas peur d'elle, Gus s'exclame : « *That's her pussy talking, that ain't your brain.* » Où se trouve le grand absent de cette formule consacrée ? Pourquoi ne pas dire : « *That's your dick talking, that ain't your brain* », comme l'exige la vieille blague voulant que les hommes aient deux cerveaux dont ils ne peuvent se servir en même temps ? Car pénétrer la femme fatale et en sortir indemne, c'est-à-dire vivant, relève pour Curran de l'exploit — d'autant plus qu'il la fait jouir à répétition —, alors qu'il en revient diminué, amputé par le sexe de Tremell.

Il est par conséquent fort rassurant que Nick en vienne à réaliser que Catherine est dangereuse, et qu'il s'accroche au peu de raison qu'il lui reste pour dire, paniqué, à son partenaire : « *She knows where I live, where I breathe... she's coming after me, Gus!* » À cette scène en succède immédiatement une autre où Nick dort devant la télévision alors qu'un film de science-fiction défile à l'écran : un monstre rouge de série B poursuit une femme horrifiée à la vue de la bête dont la bouche grande ouverte — et filmée en gros plan — laisse voir des dents acérées. Qu'est-ce que c'est que cette *vagina dentata*, ai-je pensé en revoyant le film de Verhoeven, et que cet homme désemparé comme un garçon qui a perdu sa mère au supermarché ? Cette image n'est pas sans me rappeler la chanson « *Femme Fatale* » du groupe *Velvet Underground* sur laquelle Nico murmure : « *Little boy, she's from the street / Before you start, you're already beat* » ; une fois séduit par la femme fatale, il ne reste plus à Nick qu'à retourner à un état infantilisant où il est — très littéralement — à la merci de Tremell, ce que Camille Paglia explique de la sorte : « *Every time a man has sex with a woman, he is approaching again his site of*

origins. Therefore, there is always, subconsciously, a fear that as he puts his essence, as sexual being, his erect member into the body of a woman, she might take it and he might never get it back again. Or he might, by some weird, nightmarish process, begin to shrink down to a baby again and be reabsorbed into the feminine matrix. [...] [As men approach the femme fatale], they shrink, they shrink in power, they lose identity, they are being infantilized. »

C'est à mon grand regret qu'il me faut m'incliner devant les observations de Paglia ; j'ai une tendance naturelle — et abusive — à résister à ses propos. Dans *Basic Instinct*, force est de constater que la femme fatale n'est autre chose qu'une mante religieuse comme le veut le cliché : elle dévore son partenaire sexuel pour ne laisser qu'une carcasse d'homme au mieux amoindri, au pire mort.

La Catherine Tremell de *Basic Instinct 2* a vieilli et, bien au contraire de la nuit, la vieillesse ne lui a pas porté conseil. Comprenez-moi bien : elle est aussi belle et enviable qu'avant puisque son apparence n'a pas du tout changé. C'est précisément parce qu'elle est toujours la même qu'elle a mal vieilli. Ce hiatus de quatorze ans n'a rien de mieux à nous offrir que la même femme fatale d'hier qui, non satisfaite de porter le pantalon, porte également le pénis. Or, cette fois-ci, Nick a été remplacé par le docteur Michael Glass, un psychiatre que la suspecte finit par séduire pour aussitôt le détruire, alors que Gus a cédé sa place au détective Roy Washburn qui, à l'instar de son prédécesseur, met Glass en garde à maintes reprises contre la menace que constitue Tremell. Une des premières répliques du détective Washburn consiste du reste à ressusciter promptement la synecdoque de la chaussette qui cristallise l'essence de la femme fatale dans l'imaginaire masculin de *Basic Instinct* : « *Put that cunt in jail* ». Il s'agit bien entendu pour lui d'enfermer coûte que coûte la femme fatale pour la punir de son crime ; le système judiciaire ne se réinventera pas pour Catherine Tremell : pourtant, je ne peux m'empêcher de lire dans cette sommation l'urgence de garder la femme-sexe sous les verrous, hors d'état de nuire, là où elle ouvrira ses jambes interminables sans jamais être vue. Ses jambes, elle les garde toutefois fermées pendant l'interrogatoire du second film, écoutant, le sourire aux lèvres, Washburn lui reprocher son indifférence à la suite de la mort de l'homme qui la masturbait dans sa voiture pour railleusement lui répondre : « *I am worried. Worried that I'll never come again.* » Entre frigidité et mort d'homme, le choix est simple : la jouissance de Tremell dépend de l'anéantissement — symbolique ou réel — de son partenaire sexuel. Ne plus jouir reviendrait pour la femme fatale à ne plus détruire, à abdiquer, à courir vers sa propre perte.

Si sa survie est ainsi rattachée à son travail de séduction / destruction, il convient en toute logique qu'elle entretienne avec soin son ascendant sur l'homme qu'elle choisit de dévorer. Mais loin de nous convaincre du pouvoir de fascination de la suspecte comme parvenait à le faire le *Basic Instinct* initial, *Basic Instinct 2* nous laisse médusés devant le pouvoir de cette Catherine Tremell déçue. Bien qu'il soit soustrait aux regards, son sexe est omniprésent : on le retrouve dans les répliques des protagonistes, on le devine entre les jambes de Sharon Stone qui sont exhibées sans retenue par la caméra, on l'imagine dans les scènes d'accouplement qui se veulent torrides. Il nous laisse malgré tout indifférents, et le pouvoir de la femme fatale en est nécessairement diminué. Qu'il y a-t-il donc à dire sur ce scénario qui a trop peu de chair sur l'os, si ce n'est que le docteur Michael Glass succombe aux charmes de sa patiente sans qu'on comprenne trop pourquoi, et ce au grand désespoir du détective Washburn néanmoins tarabusté par le sexe de Tremell qu'il ne cesse de nommer pour injurier la suspecte ? C'est à se demander si sa frustration ne viendrait pas plutôt de son incapacité à l'emprisonner / à la posséder comme il le suggère du reste lui-même lorsqu'il s'exclame : « *I will fucking nail the bitch* » et où « *nail* » nous renvoie tant à un désir de la pincer qu'à une envie de la pénétrer.

C'est du reste avec animosité qu'il lance au docteur Glass : « *If you have five minutes where you're not dizzy with the smell of her pussy...* » ; parce que, au grand dam du psychiatre, le sexe féminin s'attaque ultimement à sa raison (un attribut ici proprement masculin), d'autant plus que la profession de Glass dépend tout entière de sa maîtrise et de sa rigueur, de son aplomb cérébral. Aussi survit-il à son face-à-face avec la femme fatale, mais il n'en sort pas indemne, sombrant dans la folie, résolument castré comme en témoignent son air béat, sa tenue d'hôpital et son fauteuil roulant. Loin de manifester sa virilité affichée dans ses ébats amoureux, la conclusion du film nous donne à voir un homme impuissant et psychologiquement malade jusqu'au dépérissement de son corps mâle. Je m'apprête à commettre un sacrilège : ce Michael Glass-là m'a rappelé le Rochester de *Jane Eyre*, célèbre personnage de Charlotte Brontë qui, afin de pouvoir épouser la femme qu'il aime, doit très littéralement être immolé par sa première femme qu'il garde séquestrée. Dans l'incendie allumé dans son manoir par son épouse Bertha, une femme folle, belle et fatale qui périt dans le brasier, il perd une main et un œil, désormais contraint à dépendre de sa deuxième épouse, Jane. Pour plusieurs critiques, ce n'est rien de moins qu'une castration symbolique que subit Rochester en perdant son œil et sa vue, à l'instar

de l'homme assassiné dans la scène d'ouverture du premier *Basic Instinct* et que la meurtrière prend soin de poignarder dans l'œil.

Le cas du psychiatre Glass n'est pas exceptionnel : la perte de ses facultés intellectuelles et de sa voix rappelle forcément le sort de Rochester, et quelque part entre ces deux hommes devenus moins que des hommes se profile, je crois, une certaine filiation féminine qui trouve sa légitimité dans l'anéantissement. Il s'agit par ailleurs d'un fait qu'ont dénoncé plusieurs féministes contrariées par cette femme qui, affirmant-elles, n'a d'autre fonction que de donner corps aux peurs masculines, dépossédée d'une subjectivité qui lui serait propre. Il faut bien leur concéder que la communauté des femmes fatales est vaste, et que de Bertha à Catherine, de Médée à Lola Lola, de Brigid O'Shaughnessy à Ava Lord, ces femmes ne font que s'engendrer les unes après les autres sans avoir quelque chose à m'apprendre sur le désir féminin. Elles ont pourtant beaucoup à dire sur la trahison, la séduction, l'ambition et la destruction, mais fort peu sur leur sexe, ce gouffre sans fond où les hommes vont se perdre à la recherche d'eux-mêmes. Ce n'est du reste jamais qu'eux-mêmes qu'ils trouvent dans ce trou noir ; la femme qui les avale reste toujours hors de leur portée, cachée derrière des lèvres qui, bien que grandes ouvertes, refusent de nous raconter quoi que ce soit sur sa sexualité à elle. La femme fatale est une castratrice, soit. Elle poignarde, elle infantilise, elle incendie, elle anéantit, elle dévore, elle pétrifie, on ne peut rien y faire. Elle existait avant Ève et son péché en la personne de Lilith, la première femme d'Adam qui a exigé de son époux qu'il se place sous elle pendant l'amour et qui a choisi de quitter le jardin d'Éden par suite du refus de ce dernier. On ne réécrira certainement pas l'histoire, qu'elle soit fabriquée ou non. Il ne reste plus qu'à se demander quoi faire de cette femme qui, de Lilith à Catherine Tremell (quel parallèle étrange), désire chevaucher son homme parce que ça lui chante, question de satisfaire ses envies sexuelles — ou encore meurtrières, à chacune ses fantasmes. Il faut dire que, tranquillement assise dans la salle de cinéma et amusée par les rires d'hommes qui fusaient d'un peu partout pendant la conclusion burlesque de *Basic Instinct 2*, je n'ai pas pu m'empêcher d'être navrée pour cette pauvre fille qui cherchait vainement à captiver ses spectateurs parce qu'elle ne trouve sa raison d'être que dans un regard masculin qui ne la désire plus. « *What's so funny?* », a demandé à voix haute une femme exaspérée qui appréciait manifestement le spectacle. Je dois bien me rendre à l'évidence : ce qu'il y a de si comique, je n'en sais trop rien.

Sandrina Joseph